

*P*réambule à l'usage de ceux qui, par le plus grand des hasards, n'auraient jamais entendu parler de la commune de Teillé :

- En 1959 à Annecy, un groupe de Teillé remporte le concours national de chansons mimées avec une composition de Francis Blanche : Le Général à vendre.

- A la même époque, monsieur François Dugué, tailleur de son état, invente "les guignols de l'info" communaux. La tradition des "variétés", le sens de l'humour et le goût de la fête ont résisté jusqu'à ce jour à l'invasion de la télévision Il fallait un miracle... ou pour le moins une forte personnalité.

LES ENFANTS DU GENERAL

Les enfants suivirent des yeux les deux petits feux rouges de la voiture jusqu'à ce que leur lumière disparaisse au bout du lotissement des Pins. Après quoi ils entrèrent dans la maison et fermèrent soigneusement la porte à clé ainsi que les parents l'avaient recommandé. Le salon était encombré de cartons et de caisses. L'excitation de la journée qui avait vu le va et vient incessant des déménageurs trimballant les meubles et les colis était retombée. Il n'y avait plus que le silence dans la maison et un monde nouveau derrière les fenêtres. Anthracite miaula sous le canapé. Les chats détestent les déménagements, et particulièrement les chats noirs.

—Nous serons de retour avant midi, avaient rassuré les parents.

Ca les ennuyaient de laisser les enfants tout seul pour leur première nuit dans la nouvelle maison, mais il fallait bien rendre les clés de l'ancien appartement, suivre l'état des lieux et régler quelques paperasseries pour en finir avec la vie de cité et commencer celle de la campagne. Nicolas était grand, il allait sur ses treize ans; Maïa était raisonnable, on pouvait lui faire confiance. Il n'y avait pas d'autres solutions. Allez donc trouver une baby-siter dans un bourg où vous ne connaissez personne !

— Le four à micro-ondes est branché et j'ai mis deux cordons bleus dans le frigo, avait dit maman.

— Vous pouvez commencer à déballer vos affaires mais ne restez pas trop tard devant la télé, avait exigé papa.

— Et surtout, n'ouvrez à personne, avaient recommandé ensemble papa et maman.

On se serait cru dans l'histoire de la chèvre et de ses sept petits chevreaux quand la maman recommande bien de n'ouvrir qu'à qui montrerait patte blanche. Mais aujourd'hui, on craint plus les loups dans les cités des villes que dans les lotissements de campagne. Le frère et la soeur avaient donc rassuré les parents. Ils feraient exactement comme il avait été dit. A neuf heures, neuf heures et demie au plus tard, promis juré, ils seraient au lit chacun dans leur chambre. Depuis le temps qu'ils en rêvaient de leur chambre. Fini les lits superposés et les disputes pour éteindre la lumière au moment de dormir.

Ils avaient promis, et pourtant, à minuit, assis chacun sur un carton, ils ne parvenaient pas à se résoudre à pousser le bouton du poste de télé. Freddy 13

grattait aux volets du chalet avec sa main de fer tandis que des jeunes gens, étudiants naïfs et bien nourris, hurlaient de terreur à l'intérieur. Une demi-douzaine d'entre eux avait déjà été soigneusement égorgée, éventrée, étripée et découpée en morceaux sanguinolents. Le shérif qui sauverait, à n'y pas manquer, l'ultime rescapée à la fin de l'épisode, somnolait dans son bureau entre une bouteille de whisky à moitié vide et un téléphone muet. On a beau être grand et raisonnable, il est des moments où il faudrait être un véritable héros pour aller se coucher avant la fin du film.

— Ca fait super peur, dit Maïa quand les publicités tout sourire prirent le relais de l'horreur dans l'écran.

— C'est nul, répondit Nicolas blasé. C'est tout des trucages. Il faut aller se coucher à présent.

Le frère et la soeur regagnèrent chacun leur lit dans leur nouveau domaine, mais ils ne demeurèrent que quelques minutes chacun dans la solitude de sa chambre. Ils s'endormirent, passée une heure du matin, côte à côte sur le canapé du salon au milieu des cartons. Le chat ronronnait en boule entre l'épaule du frère et le bras de la soeur. Il dressa l'oreille le premier au bruit qui venait de derrière les volets fermés.

— Qu'est-ce que c'est, demanda Maïa en ouvrant l'oeil à son tour ?

— Le vent, répondit son frère dans un grognement. Dors.

Drôle de vent, qui soufflait et se taisait comme une respiration et qu'on entendait une fois à droite, une fois à gauche, comme s'il avait fait le tour de la maison. C'était un vent étrange, plutôt une plainte qui courait et s'arrêtait au rythme d'une respiration. Les volets crépitérent, une fois, puis une seconde et encore une troisième.

— Qu'est-ce que c'est, répéta Maïa d'une voix plus insistante ?

— La pluie, répondit son frère sans y croire et en se dressant à son tour.

On aurait dit de la grêle ou des poignées de graviers lancées contre les fermetures de bois. Le silence semblait revenu. Maïa cherchait l'interrupteur à tâtons quand un long mugissement monta dans le silence, juste sous la fenêtre. Si c'était une vache, elle était folle. On aurait plutôt dit un taureau, le Minotaure, un dinosaure ou un dragon. C'était la plainte d'un monstre dans un gosier de fer, le souffle d'une bête dans un arrosoir de géant.

— N'allume pas, ordonna Nicolas en sautant sur ses deux pieds.

La bête s'était tue, remplacée par le crépitement continu d'une pluie semblable à la musique de centaines de pointes de fourchettes sur le fond de casseroles en métal. Des voix surmontaient à présent le vacarme qui s'amplifiait, des voix d'hommes, des voix de femmes, des rires et même des voix d'enfants qui poussaient des "hou !" de fantômes entrecoupés de hoquets et de gloussements.

— Aaaaa la soupe ! cria distinctement une voix d'homme.

— A la soupe, reprirent toutes les autres de plus belle dans le charivari des casseroles. A la soupe à l'oignon ! La soupe à l'oignon ! Bienvenue au pays de Teillé.

La sonnette du couloir se mit à carillonner furieusement. Ding ! Dong ! Ding ! Dong ! A la soupe, à la soupe !

Freddy ? Une bande d'ogres affamés ? Tout cela n'existait pas, mais il y avait bien une bande de gens qui encerclaient la maison, cherchait à y entrer ou tout au moins à en faire sortir ses habitants. Terrorisés au milieu des cartons, le garçon et la fille n'osaient

faire un mouvement. " N'ouvrez à personne" avaient conseillé les parents. Ils ne s'y seraient risqués pour rien au monde. Peu à peu, il leur sembla que le vacarme s'essouffait. Les cris et les rythmes des casseroles s'éteignirent. On sonna une nouvelle fois dans le silence et les conversations reprurent dans la nuit, plus basses, comme des conciliabules dont les deux enfants ne pouvaient saisir le sens. La troupe allait elle enfoncer la porte ou mettre le feu à la maison ?

— Tant pis, fit alors une voix plus distincte derrière la porte. Il n'y a personne. Ce sera pour une autre fois. Allons rejoindre les autres à la cantine. Au boudin !

"Au boudin !" reprurent toutes les voix comme un cri de guerre. Les deux enfants entendirent bientôt avec soulagement s'éloigner les envahisseurs traînant derrière eux leur concert de rires et de ferrailles. Il s'en était fallu de peu qu'ils fussent, comme les héros du film de la télé, égorgés, éviscérés, étripés et réduits en boudin par les visiteurs nocturnes.

Ils sont partis, chuchota Nicolas dans le silence retrouvé. Pour s'en assurer totalement, il osa ouvrir une fenêtre et entrebâiller un volet.

La nuit était magnifique, douce et claire. C'était une nuit de fin d'été avec une lune ronde qu'accompagnaient des milliards d'étoiles plus brillantes ici que dans le ciel des villes pollué par les réverbères et les néons des boutiques qui ne savent pas dormir. Mais ni le frère ni la soeur ne regardèrent le ciel, la lune et les étoiles. Leurs deux paires d'yeux fixaient un grand bâtiment carré tout illuminé de l'autre côté du pays. Les fenêtres éclairées d'une lumière blanche sur cinq étages rejetaient dans les ténèbres

l'église et le reste du village. C'est le moment que choisit le chat pour bondir entre eux deux, sauter la rambarde et filer dans la campagne.

— Anthracite, cria Maïa ! Anthracite, reviens !

La nuit sentait l'aventure, l'herbe humide et les fleurs des champs. La petite fille sauta par la fenêtre à la poursuite de son chat.

— Maïa, tu es folle ! Ils vont te prendre ! Reviens !

Les chats aiment la nuit, les petites filles aiment leurs chats, les grands frères aiment leurs petites soeurs, et c'est ainsi qu'ils se retrouvèrent tous les trois à courir sous la lune, malgré les bandes d'ogres à casseroles qui hantaient la contrée.

Ils traversèrent un champ, doublèrent quelques maisons et coururent sur une route déserte. En contre-bas, un étang reflétait la lune. Le chat cavalait, les enfants galopaient. Leurs trois ombres passèrent un pont, remontèrent la pente du bourg, doublèrent l'église et filèrent encore. De temps à autre, Anthracite s'immobilisait, dressait ses oreilles, frémissait du museau et humait la nuit. Il repartait d'un trait chaque fois que Maïa était sur le point de le saisir par la peau du cou. Il entraîna ainsi les deux enfants jusqu'au grand hangar qu'ils avaient découvert depuis la fenêtre de la maison. Il y entra d'un bond. Le frère et la soeur n'osèrent le suivre à l'intérieur.

Du ventre du hangar venait une musique de moteurs et de vents. Si la lumière blanche passait par toutes les fenêtres, aucune présence humaine n'était visible. On aurait dit une machine immense qui continuait à travailler inlassablement pendant le sommeil des hommes, le coeur infatigable du bourg. Les deux enfants

attendirent longtemps sans bouger, espérant le retour du chat. Ils avaient presque oublié la frayeur que leur avait causé le charivari autour de la maison. Cette nuit de campagne leur semblait si étrange qu'ils ne pensaient plus à s'inquiéter de rien. Ils étaient un chevalier et une princesse prêts à affronter tous les sortilèges, à accomplir toutes les prouesses.

Un chat blanc, énigmatique comme le chat d'Alice au Pays des Merveilles, miaula à l'entrée du hangar.

—Anthracite ? appela Maïa. C'est toi ?

Le chat blanc répondit d'un balancement ironique de la queue. Mais qui donc avait changé sa couleur ? Une fée ou un magicien ? Ami ou ennemi ?

Comme l'animal entrait à nouveau dans le grand bâtiment d'un pas nonchalant de propriétaire, les deux enfants décidèrent de le suivre. Aucune porte n'était verrouillée. On entrait là comme dans un moulin.

De fait, sous le hangar de fer, ils découvrirent un vieux moulin de pierre, amputé de ses ailes, mais fier et massif comme une tour de château. " Le moulin de maître Cornille", chuchota à voix basse Maïa qui se souvenait en avoir vu un semblable sur un livre de l'école. Six grands silos entouraient l'ancêtre. Des kilomètres de tuyaux en plastique gris couraient sous les poutrelles jusqu'au plafond de tôle. On y devinait la descente du grain dans des ruissellements de bâton de pluie, la course légère de la farine dans des ronflements de grandes orgues. Sur des écrans d'ordinateurs s'affichaient en couleur des chiffres et des courbes. Le grand-père de pierre surveillait le travail de la minoterie moderne. Le chat avait de nouveau disparu.

— Minou minou minou, miaulait Maïa à quatre pattes.

— Repos mes gaillards et au rapport ! ordonna une voix dans le dos des enfants.

Nicolas et Maïa se retournèrent vivement. L'homme qui venait de les apostropher se tenait sur le pas du vieux moulin. Il portait un pantalon noir rehaussé à la couture d'une bande de tissus rouge, un gilet à brandebourgs et à galons, des épaulettes dorées et un képi ornés de cinq étoiles. Il arborait aussi une magnifique paire de moustaches aussi blanche que le poil du chat facétieux.

— Le Général Dourakine... souffla Maïa qui se souvenait de la Comtesse de Ségur.

— Général, affirmatif. Dourakine, négatif, tonna le militaire.

— Nous n'étions entrés que pour chercher Anthracite, s'excusa Nicolas. On ne fait rien de mal. On va s'en aller.

—Vous en aller ? Il n'en est pas question, ciel bleu de ciel bleu ! Pour une fois que j'ai de la visite, et des jeunes par-dessus le marché ! Asseyez-vous soldats, et pas de rouspétance !

On sentait bien qu'il bougonnait et faisait les gros yeux pour de faux, mais il portait si fièrement la moustache que les enfants n'imaginèrent pas devoir protester. Quand ils se furent assis sur des sacs de farine, le général se mit à parler comme les grands bavards qui sont restés muets trop longtemps. Sa voix sonnait comme une trompette entre la pierre du moulin et le fer de la charpente.

Subjugués, les enfants l'écoutèrent passer en revue deux mille ans d'histoire, de massacres et de boucheries héroïques. Il racontait si bien, sa moustache vibrait si fort au moment des assauts qu'il aurait mérité d'être maréchal.

Toutes ses campagnes y passèrent. Il raconta les Dardanelles quand il n'était que colonel, Sébastopol et les Balkans quand il n'était que lieutenant et les éléphant d'Hannibal quand il n'était que caporal, les Thermopiles, Léonidas, quand il n'était que seconde classe... Mais sa plus belle victoire, celle dont il était le plus fier, c'est à Teillé qu'il l'avait construite, en mille neuf cent cinquante et neuf quand il était général à vendre ! En ce temps-là, les généraux ordinaires achevaient sans gloire quelques guerres lointaines en Indochine, en Algérie. A Teillé, les échoppes ouvraient leurs ateliers sur la place du marché, le forgeron mouillait ses fers dans le bénitier de la vieille église et les paysans travaillaient des parcelles grandes comme des mouchoirs brodés de haies. Le pays n'était pas riche, il n'était pas pauvre non plus; on avait toujours son pain, plus ou moins blanc selon les saisons. Personne ne jouait au monsieur. On s'engueulait comme on s'aimait, le monde apprenait à vivre en paix. Tragique perspective pour un héros !

Le général était arrivé en carriole un beau matin du marché d'Ancenis. En un tour de main, il avait su mettre tout son monde au pas. Dès qu'il faisait donner la musique, tout le monde se mettait au garde à vous. Le meunier, le paysan, le forgeron, le menuisier, qui pouvaient bien se disputer comme on se dispute partout pour des affaires de terre, de crucifix de république ou de syndicat, l'avaient suivi comme un seul homme. Jusqu'à Annecy, il les avait menés, où il avait remporté sa plus belle bataille, gagné sa plus belle étoile ! Et pourtant, il y avait de drôles de bougres au pays, en ce temps-là, des

fortes têtes, plus promptes à la fête qu'à la discipline. Il se souvenait d'un tailleur en particulier, qui passait à la moulinette du rire les importants de la commune sur une scène de cabaret. Celui-là poussait la provocation jusqu'à emprunter leur propre costume à ses victimes pour leur tailler un costard en public. Quand on était passé entre les pattes de ce tailleur-là, on pouvait dire qu'on était habillé pour l'hiver ! Et fantasque avec ça ! Un jour qu'il voulait désertier parce que le vicaire lui avait collé une taloche, il avait fallu aller le rechercher jusque dans les bois. On l'avait ramené à temps pour la Revue, ciel de bleu de ciel bleu ! Tout le monde à son poste et pas de tire au flanc. Depuis ce temps-là, il n'avait plus quitté le pays. Si les vieux avaient de la mémoire, si le boudin d'ici n'avait pas son pareil dans tout le département, si les fêtes de Teillé attiraient ceux d'Ancenis, si on communiait deux fois le dimanche, un coup à la messe, un coup à la mairie, c'est à lui qu'on le devait, au général qui avait su apprendre à ses troupes que la fête est une chose trop sérieuse pour la confier à des civils. Si les jeunes avaient du talent, si le théâtre municipal était plein chaque fois que revenait la saison des "variétés", si les carpes du plan d'eau faisaient des bulles sur des rythmes de rock et si la guinguette ouvrait ses volets tous les étés, c'était encore grâce à lui. Grâce à lui aussi si les enfants de l'école publique et ceux de l'école privée se retrouvaient au coude à coude pour le carnaval devant la maison de retraite. Grâce au général qui avait appris à tous que l'humour est la force des armées.

— Je sais ce qui vous est arrivé cette nuit, et le charivari que les voisins sont venus faire autour de votre maison, termina l'étrange bonhomme.

Il ne faut pas leur en vouloir. Ils voulaient vous accueillir comme on sait le faire ici. Ca

partait d'une bonne intention. Les gens d'ici ont fini par croire que la fête est naturelle et que tout le monde y est disposé. C'est ma faute si vous avez eu peur. Mais ciel bleu de ciel bleu ! on ne fait pas d'omelettes sans casser des oeufs. Je suis le général en chef de l'esprit des fêtes de Teillé, et on ne me collera pas au rencard avec mon moulin qui est le symbole de l'esprit du travail au pays !

L'homme s'était échauffé pendant son discours. Quand il ressuscitait ses gloires anciennes et la bataille d'Anncy, il redevenait si jeune qu'il aurait fait la nique au petit Bonaparte sur le pont d'Arcole. Mais à présent qu'il évoquait sa mise au rencard il s'essoufflait un peu. Une ombre triste passa au fond de ses yeux. Il se tut. Le chat blanc sauta sur ses genoux. En le caressant distraitement de la main, le général fit envoler la farine et réapparaître le poil noir d'Anthracite.

— Pourquoi voulez-vous qu'on vous mette au rencard ? demanda gentiment Maïa qui partageait toujours les sympathies de son chat. Le jour qui se lève ne fait pas pâlir les étoiles des généraux...

Le vieil homme plein de fougue et mémoire soupira, vaincu.

— Hélas, ils vont détruire mon vieux moulin qui gêne l'installation de leurs machines modernes. Je les ai entendu en parler. Je connais bien un lieu où je pourrai me reposer. Mais je ne marche plus si bien que cela... Tout seul... Ce n'est pourtant pas bien loin, derrière la vieille cure...

Le jour allait se lever. Il n'y avait pas une minute à perdre. Nicolas et Maïa surent tout de suite ce qu'ils avaient à faire. L'esprit des fêtes de Teillé passa son bras autour du cou du frère et donna la main à la soeur. Tous les trois sortirent de la minoterie derrière le chat enfariné qui les guidait. Ils arrivèrent dans une cour où reposait un antique tracteur du temps de la bataille d'Annecy.

— C'est ici, dit le général. C'est là qu'ils entreposent les vieux moteurs d'autrefois, les machines à sabots et tous les objets qui tiennent au coeur des gens d'ici. Je serai comme chez moi. J'aurais préféré le château de La Guibourgère, mais il paraît qu'il prend l'eau de partout. Les châteaux, c'est comme la mémoire, ça s'entretient ou ça crève...

Le général du patrimoine appuya son dos contre le mur de la maison. Le premier rayon de soleil du matin mit de l'or à ses galons. Il s'évanouit comme s'évanouissent les ombres de la nuit. Les cinq étoiles de son képi brillèrent encore quelques seconde dans les pierres après qu'il eut complètement disparu.

— Tu crois que c'était un fantôme, demanda Maïa ?

— Les fantômes n'existent pas, répondit Nicolas. Lui, si. Il n'existe pas comme nous, mais il existe, j'en suis certain, à sa manière...

Sur le chemin du retour, ils passèrent à proximité du plan d'eau où des hommes et des femmes s'affairaient autour de feux et dressaient des tables sous les arbres. Ils hélèrent les enfants pour qu'ils viennent leur donner un coup de main. Un boulanger enfournait des miches dans un four à moitié enterré. Ca sentait le pain chaud la brioche et

le boudin aux cives et aux oignons. Nicolas et Maïa petit-déjeunèrent d'une bonne part d'alise.

Quand à midi les parents revinrent à la maison des Pins, les enfants s'abstinrent de raconter leur première nuit à Teillé, mais ils protestèrent vigoureusement quand maman proposa de passer une pizza au micro ondes.

— Ce midi, c'est boudin pour tout le monde, annonça Nicolas.

Ils passèrent tout le jour à la fête de Pain et Boudin; les cartons attendraient bien jusqu'à demain. A la nuit, quand on tira le feu d'artifice, les enfants reconnurent dans le ciel les étoiles du Général du Patrimoine qui veille sur les fêtes de Teillé plus sûrement que Saint Gohar sur les cochons du canton. Ils avaient perdu des copains en quittant la ville et la cité. Ici, ils étaient certains de trouver des amis.

© Dominique Lemaire 1999